Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

L'Hôte mystérieux

Traduit de l'allemand par Émile de La Bédollière

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann avec son chat, monument en face du Théâtre E.T.A.-Hoffmann, place Schiller, à Bamberg (photo : Hedwig Storch).

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822)

L'ORAGE GRONDAIT, annonçant l'approche de l'hiver ; il chassait devant lui les nuages noirs, et des torrents de pluie et de grêle pétillantes tombaient avec un bruit de sifflement.

— Nous serons seules aujourd'hui, dit la colonelle de G... à sa fille, nommée Angélique, lorsque la pendule sonna sept heures. Nos amis auront peur du mauvais temps. Je voudrais seulement que mon mari revint.

Au même instant entra le grand écuyer Maurice de R... Il était suivi du jeune docteur en droit, qui, par son esprit et son inépuisable bonne humeur, égayait la société qui se réunissait ordinairement le vendredi dans la maison du colonel. Là, comme le disait Angélique, se rassemblait un cercle intime tout joyeux de ne pas former une société plus importante. Il faisait froid dans la salle ; la colonelle fit allumer du feu dans la cheminée et approcher la table de thé.

— Je ne suppose pas, dit-elle, que deux hommes comme vous arrivés jusqu'ici à travers les mugissements de l'orage avec un héroïsme chevaleresque puissent se contenter de notre thé, bien humble et peu restaurant ; aussi mademoiselle Marguerite va-t-elle préparer cette excellente boisson du Nord, qui brave le plus mauvais temps.

Marguerite, Française, qui à cause de sa langue maternelle et d'autres qualités féminines était dame de compagnie de mademoiselle Angélique, dont elle avait à peu près l'âge, parut et fit ce qu'on lui demandait.

Le punch fumait, le feu pétillait dans la cheminée, on se serra autour de la petite table. Tous frissonnaient, et si éveillé qu'on eût été, si haut qu'on eût parlé d'abord en se promenant dans la chambre, il s'établit un moment de silence, et les voix étranges que l'orage avait éveillées dans le manteau de la cheminée sifflaient et gémissaient très distinctement.

— Il est bien convenu, dit enfin Dagobert le jeune docteur en droit, que l'hiver, le feu de cheminée et le punch s'entendent ensemble pour élever dans notre âme une terreur mystérieuse.

— Qui n'est pas sans charme, interrompit Angélique. Pour ma part, nulle impression ne m'est plus agréable que ce léger frisson qui parcourt les membres et pendant lequel, le ciel sait comment, on jette un rapide regard dans l'étrange monde des rêves.

— Très bien, continua Dagobert, cet agréable frisson nous a tous saisis, et pendant le temps que nos yeux parcouraient involontairement la patrie des rêves nous restions un peu tranquilles. Ce moment est passé, tant mieux pour nous d'être de retour à la réalité qui nous offre cette boisson délicieuse.

Et il se leva et vida en s'inclinant gaiement vers la colonelle le verre placé devant lui.

— Eh ! dit Maurice, puisque tu éprouvais comme nous le charme de cet état de rêve, pourquoi n'y restions-nous pas volontiers ?

— Permets-moi de te faire observer, interrompit Dagobert, qu'il n'est pas ici question des rêveries dont l'esprit s'amuse à suivre les écarts vagabonds. Les frissons du vent, du feu et du punch ne sont pas autre chose qu'une première attaque de cet état inexplicablement mystérieux, qui est profondément inhérent à la nature humaine, contre lequel l'esprit se révolte en vain et dont il faut bien se garder, je veux parler de l'effroi, la peur des revenants. Nous savons tous que le peuple fantastique des spectres sort volontiers la nuit, surtout par le temps d'orage, de son pays sombre, et commence son vol irrégulier. Il est tout naturel que dans ce temps nous nous trouvions disposés à recevoir leur épouvantable visite.

— Vous plaisantez, Dagobert, dit la colonelle, et je ne peux pas vous accorder que l'effroi enfantin dont nous sommes parfois saisis ait infailliblement sa cause dans notre nature ; je l'attribue bien davantage aux contes de nourrice et aux histoires de revenants dont nos bonnes nous effrayaient dans notre enfance.

— Non, noble dame, reprit vivement Dagobert, ces histoires qui nous charmaient dans notre jeune âge n'auraient pas dans notre âme un écho si profond et si éternel, si les cordes qui répètent leurs sons n'y étaient pas placées. On ne peut nier que le monde d'esprits inconnus qui nous entoure s'ouvre à nous souvent par des plaintes étranges ou des visions surnaturelles. Le frisson de la peur et de l'effroi ne peut venir que d'une lésion de notre organisation terrestre : c'est le chant douloureux de notre esprit captif qui se fait entendre.

— Vous êtes, dit la colonelle, un visionnaire comme tous les gens d'une imagination active ; mais si j'entre véritablement dans vos idées, si je crois en effet qu'il est permis à des esprits inconnus de communiquer avec nous par des sons incompréhensibles ou des visions, je ne vois pas alors pourquoi la nature viendrait poser les vassaux de ce mystérieux empire comme nos ennemis naturels, puisqu'ils ne peuvent nous arriver qu'accompagnés de la terreur, de l'effroi qui fait mal.

— Peut-être, reprit Dagobert, y a-t-il là-dedans un châtiment secret de cette nature, dont, en enfants ingrats, nous repoussons les soins et les réprimandes. Je pense que du temps de l'âge d'or, lorsque notre race vivait dans le plus parfait accord avec elle, nous n'éprouvions ni effroi ni peur, parce que dans la paix la plus profonde, dans la plus complète harmonie de l'être tout entier, il ne se trouvait aucun ennemi qui pût nous apporter de pareils messages. J'ai parlé de la voix des esprits; mais d'où vient donc que toutes les voix de la nature, dont nous connaissons parfaitement l'origine, résonnent pour nous comme les sons déchirants de la douleur et nous glacent de crainte? La plus étonnante de ces voix naturelles est la musique aérienne appelée la voix du diable à Ceylan et dans les pays du voisinage, dont Schubert parle dans ses Considérations nocturnes de la science naturelle. Ces accents se font entendre dans les beaux jours clairs, semblables à des voix humaines qui se plaignent, tantôt nageant dans les lointains, tantôt résonnant auprès de nous. Ils font tant d'effet sur l'organisation des hommes, que les observateurs les plus froids et les plus positifs ne peuvent s'empêcher de se sentir serrer le cœur.

— Cela existe en effet, interrompit Maurice. Je n'ai été ni à Ceylan ni dans les pays voisins, et cependant j'ai entendu ces effroyables voix naturelles, et je n'étais pas seul à sentir les impressions que Dagobert décrivait tout à l'heure.

— Alors tu feras grand plaisir à madame la colonelle et à moi, et tu la convaincras davantage, en racontant comment ceci est arrivé.

— Vous savez, commença Maurice, qu'en Espagne j'ai combattu contre les Français. Nous bivouaquions avec un parti de cavaliers anglais et espagnols sur le champ de bataille de Vittoria avant le combat. J'étais en marche depuis la veille, fatigué à en mourir et profondément endormi. Je fus éveillé par un cri perçant de douleur. Je me dressai, je croyais que près de moi était couché un blessé dont j'entendais les gémissements de mort; cependant tous mes camarades ronflaient autour de moi, et je n'entendis plus rien.

Les premiers rayons de l'aurore perçaient l'obscurité épaisse. Je me levai et marchai en enjambant par-dessus les dormeurs pour trouver le blessé ou le mourant. La nuit était tranquille, le vent du matin commença à agiter doucement, bien doucement le feuillage. Alors pour la deuxième fois un son prolongé de plaintes traversa les airs et résonna sourdement dans les lointains. On aurait dit que les esprits des morts se dressaient sur le champ de bataille et envoyaient leurs horribles cris de détresse dans les immenses espaces du ciel. Ma poitrine tressaillit et une peur ineffable s'empara de moi. Les cris de détresse que j'avais entendus sortir du gosier humain n'étaient pas comparables à ces accents déchirants. Les camarades se réveillèrent. Pour la troisième fois un cri plus fort et plus horrible remplit les airs. Nous restâmes immobiles et glacés, les chevaux devinrent inquiets et commencèrent à piétiner et à se couvrir d'écume. Plusieurs Espagnols tombèrent à genoux et se mirent à prier tout haut. Un officier anglais assura qu'il avait déjà été souvent témoin de ce phénomène causé par l'électricité dans les pays du Sud, et que le temps allait changer vraisemblablement. Les Espagnols, portés au merveilleux par leur superstition, reconnurent là l'appel des esprits supérieurs, qui annonçait des malheurs. Ils furent confirmés dans leur croyance lorsque le jour suivant la bataille tonna avec toutes ses horreurs.

— Est-il besoin, dit Dagobert, d'aller en Espagne ou à Ceylan pour entendre les voix merveilleuses de la nature ? Le sourd mugissement du vent, le bruit strident de la grêle, les cris et les plaintes des girouettes ne peuvent-ils pas nous effrayer comme ces sons ? Prêtez donc seulement une oreille complaisante à la folle musique que cent voix épouvantables hurlent dans la cheminée ou écoutez seulement la petite chanson fantastique que commence à moduler la bouilloire de thé.

— Oh ! bravo ! bravo ! s'écria la colonelle, même dans la théière Dagobert place des esprits qui doivent signaler leur présence par leurs gémissements épouvantables.

— Notre ami n'a pas tout à fait tort, reprit Angélique. Les murmures, les claquements, les sifflements dans la cheminée me rendraient tremblante, et la chanson que fredonne en se plaignant la théière m'est si agaçante que je vais éteindre la lampe pour la faire cesser de suite.

Angélique se leva, son mouchoir tomba à terre, et Maurice se baissa pour le ramasser, et le lui présenta. Elle laissa reposer sur lui le regard plein d'âme de ses yeux célestes. Il saisit sa main et la porta ardemment à ses lèvres.

En ce moment Marguerite tressaillit fortement comme frappée d'un coup électrique, et elle laissa tomber sur le parquet le verre de punch qu'elle venait d'emplir et qu'elle allait présenter à Dagobert. Le verre se brisa avec fracas en mille morceaux. Elle se jeta en sanglotant tout haut aux pieds de la colonelle, se traita de maladroite, et la pria de lui permettre de se retirer dans sa chambre. Tout ce que l'on avait raconté, disait-elle, bien qu'elle n'eût pas tout compris très exactement, l'avait fait trembler intérieurement.

Elle avait une peur affreuse près de la cheminée, elle se sentait malade et demandait qu'on lui permît de se mettre au lit. Alors elle baisa la main de la colonelle et la baigna des larmes brûlantes qui s'échappaient de ses yeux.

Dagobert comprit le côté pénible de la scène et sentit la nécessité de lui donner une autre tournure ; il se précipita aussi aux pieds de la colonelle et implora de sa voix la plus lamentable la grâce de la coupable, qui s'était avisée de répandre le plus délicieux breuvage qu'eût jamais goûté un docteur en droit.

La colonelle, qui avait jeté sur Marguerite un regard sévère, fut égayée par l'adroite conduite de Dagobert. Elle tendit les deux mains à la jeune fille et lui dit :

— Lève-toi et sèche tes larmes, tu sa trouvé grâce devant mon rigide tribunal ; mais je ne te tiens pas quitte de toute peine. Je t'ordonne de rester ici sans penser à ta maladie et de verser le punch à nos hôtes avec plus d'ardeur que tu ne l'as fait jusqu'à présent, et surtout et avant tout de donner un baiser à ton sauveur en signe de ta vive reconnaissance.

— La vertu trouve toujours sa récompense, dit Dagobert en saisissant la main de Marguerite. Croyez-le, ma chère, ajouta-t-il, il se trouve encore sur terre des jurisconsultes héroïques prêts à se sacrifier sans hésiter pour l'innocence ! Pourtant, pour obéir aux jugements de notre juge sévère, exécutons ses arrêts, qui sont sans appel.

Et puis il déposa un léger baiser sur les lèvres de Marguerite, et la reconduisit solennellement à sa place. Marguerite, toute couverte de rougeur, rit tout haut pendant que des larmes perlaient encore sur sa paupière.

— Folle que je suis, s'écria-t-elle en français, ne dois-je pas faire tout ce que madame la colonelle m'ordonne ! je resterai tranquille, je verserai du punch et j'entendrai sans frémir les histoires de revenants.

— Bravo, enfant angélique ! interrompit Dagobert, mon héroïsme t'a enthousiasmée, et la douceur de tes belles lèvres a fait sur moi un effet pareil. Ma fantaisie s'éveille de nouveau, et je me sens disposé à abandonner l'horreur du *regno di pianto* pour nous égayer.

— Je pense, dit la colonelle, que nous allons laisser là nos sujets terribles.

— Je vous en prie, chère mère, interrompit Angélique, permettez à notre ami Dagobert de m'accorder ma demande. J'avoue que je suis très enfant, et que rien ne me plaît plus à entendre que de jolies histoires de revenants qui me font froid par tous les membres.

— Oh ! j'en suis enchanté ! s'écria Dagobert, rien ne me plaît tant chez les jeunes filles que de les trouver très faciles à effrayer. Je ne voudrais jamais épouser une femme qui n'aurait pas une affreuse peur des spectres.

— Tu prétends, cher ami Dagobert, dit Maurice, que l'on doit surtout se défendre de tout frisson rêveur comme de la première attaque de la crainte des esprits, tu nous dois une explication à ce sujet.

— On n'en reste jamais, répondit Dagobert, si les circonstances s'y prêtent, à cet agréable état rêveur qu'amène la première attaque. Bientôt surviennent la crainte mortelle, l'effroi échevelé, et chaque sentiment qui fait plaisir semble être l'appât au moyen duquel nous enlace le monde mystérieux des fantômes. Nous parlions tout à l'heure de voix surnaturelles et de leur effet terrible sur nos sens ; mais quelquefois nous entendons des bruits plus étranges encore dont la cause est inexplicable, et qui éveillent en nous un profond effroi. Toute pensée tranquillisante : que c'est un animal caché, un courant d'air ou toute autre chose qui aura pu causer naturellement ce bruit, devient impuissante. Tout le monde a éprouvé que le plus petit bruit pendant la nuit qui revient à des intervalles réglés chasse tout sommeil, et alors l'effroi intérieur nous saisit et va toujours en augmentant jusqu'à nous troubler toute notre organisation.

Il y a peu de temps je descendis dans une auberge dont l'hôte me donna une chambre vaste et gaie. Je fus subitement réveillé au milieu de la nuit. La lune jetait ses rayons à travers la fenêtre sans rideaux, de sorte que tous les meubles et même les plus petits objets se distinguaient facilement. Alors j'entendis un bruit semblable à celui que ferait une goutte de pluie en tombant dans un bassin de métal. J'écoutai : le bruit revenait toujours à intervalles réguliers. Mon chien, qui s'était couché sous mon lit, en sortit en rampant, et se mit à flairer en gémissant et en hurlant autour de la chambre. Il grattait tantôt le mur et tantôt le plancher. Je me sentis comme pénétré d'un torrent de glace, des gouttes de sueur froide tombaient de mon front. Cependant, faisant un effort sur moi-même, j'appelai, je sautai du lit, et m'avançai jusqu'au milieu de la chambre. Alors la goutte tomba juste devant moi, comme à travers mon corps, dans le métal, qui résonna avec un bruit retentissant. Paralysé par l'effroi, je regagnai mon lit en chancelant, et cachai ma tête sous la couverture. Il me sembla que le son diminuait peu à peu d'intensité, mais toujours avec des pauses réglées. Je tombai dans un profond sommeil.

Il était grand jour lorsque je me réveillai. Le chien s'était placé tout près de moi : il sauta du lit lorsque je me réveillai, et se mit à aboyer joyeusement, comme s'il n'éprouvait plus aucune frayeur. L'idée me vint que j'étais peut-être le seul à ignorer la cause naturelle de ce bruit étrange, et je racontai à l'aubergiste ma grande aventure, dont je me sentais encore tout glacé.

— Je suis certain, lui dis-je en terminant, que vous me mettrez au fait de tout ceci et me prouverez que j'ai eu tort de m'en émouvoir.

L'aubergiste pâlit.

— Au nom du ciel, monsieur ! me dit-il, ne dites à personne ce qui se passe la nuit dans cette chambre, vous me feriez perdre mon pain. Plusieurs voyageurs se sont déjà plaints de ce bruit, qui se fait entendre dans les nuits de lune. J'ai tout exploré, j'ai fait même défaire des cloisons dans cette chambre et dans celles qui l'avoisinent, j'ai cherché avec soin dans les environs sans pouvoir découvrir la cause de ce bruit effrayant. Il s'est tu environ pendant une année : je croyais être délivré de cette diablerie maudite, et maintenant j'apprends à mon grand effroi qu'elle recommence. Dans aucune occasion je ne donnerai à l'avenir cette chambre à un voyageur.

— Ah ! dit Angélique toute frissonnante, c'est affreux, c'est très affreux ! Je serais morte si cette aventure m'était arrivée. Souvent j'ai éprouvé en me réveillant en sursaut une crainte ineffable, comme si l'on venait de m'apprendre quelque chose d'effrayant. Et cependant je n'en avais pas le moindre pressentiment ; je n'avais pas même le souvenir d'un épouvantable songe, il me semblait que je sortais d'un état de complet anéantissement semblable à la mort.

— Je connais cet état apparent, continua Dagobert ; peut-être annonce-t-il le pouvoir d'influences psychiques auxquelles nous nous abandonnons volontairement. De même que les somnambules ne se rappellent absolument rien de leur état de sommeil et des actions qu'ils ont faites en ce moment, de même aussi cette inquiétude poignante, dont la cause nous est inconnue, n'est-elle que l'effet de quelque charme puissant qui nous possède.

— Je me rappelle d'une manière encore très vive, dit Angélique, et il y a de cela quatre ans environ, que dans la nuit de la quatorzième année de mon anniversaire je me réveillai dans une disposition de ce genre, et j'en conservai de l'effroi pendant plusieurs jours. Je m'efforcerai en vain de me rappeler le songe qui m'avait épouvantée de la sorte. Je me rappelle très clairement que j'ai souvent raconté en rêve à ma mère ce même rêve affreux, mais sans pouvoir me rappeler au réveil ce que je lui avais raconté.

— Ce phénomène psychique, répondit Dagobert, dépend d'un principe magnétique.

— Notre entretien, dit la colonelle, va de plus fort en plus fort ; nous nous perdons dans une foule de choses qui me sont désagréables à penser. Je vous somme, monsieur Maurice, de nous raconter à l'instant une histoire gaie, une histoire folle pour mettre une bonne fois fin à toutes ces causeries diaboliques.

— J'obéirai bien volontiers à vos ordres, repartit Maurice, si vous voulez me permettre de vous parler encore d'une aventure qui erre depuis longtemps sur mes lèvres. Elle me domine si complètement en ce moment que ce serait peine perdue pour moi de vouloir parler d'autre chose.

— Eh bien alors débarrassez-vous en donc, répondit la colonelle, mon mari va bientôt rentrer, et alors j'entreprendrai très volontiers avec vous un combat de paroles où j'entendrai parler avec enthousiasme de beaux chevaux, pour détourner l'attention de mon esprit, tourné en ce moment, je ne m'en défends pas, vers les apparitions.

— Dans la dernière guerre, dit Maurice, je fis connaissance d'un lieutenant-colonel russe né à Liffland. Il avait trente ans à peine. Et comme il plut au hasard de nous faire trouver plus d'une fois ensemble devant l'ennemi, nous devînmes amis intimes.

Bogislaw, c'était le nom de baptême du lieutenant-colonel, avait toutes les qualités capables d'inspirer à la fois la plus haute estime et l'amour de femme le plus passionné. Il était de noble et haute stature, avait beaucoup d'esprit, un beau visage mâle, une instruction rare, était la bienveillance et la bonne humeur mêmes, et était en outre brave comme un lion. Il était très gai auprès de la bouteille ; mais souvent en ces circonstances il était dominé par le souvenir d'une aventure qui lui était arrivée et qui avait laissé sur sa figure les traces du plus violent chagrin. Alors il devenait silencieux, quittait la société, et errait dans les environs. En campagne il avait l'habitude d'aller continuellement, pendant la nuit, d'un avant-poste à un autre, et il ne s'endormait que lorsqu'il était accablé de fatigue. Il arrivait aussi qu'il s'exposait sans nécessité aux dangers les plus grands. Il paraissait dans le combat chercher la mort, qui semblait s'éloigner de lui. Dans les plus fortes mêlées il ne recevait ni balle ni coups de sabre. Il était certain qu'une affreuse perte ou peut-être une action regrettable avait troublé sa vie.

Nous prîmes d'assaut un château fortifié, et nous y séjournâmes pendant deux jours pour donner un peu de repos aux soldats épuisés.

La chambre dans laquelle logeait Bogislaw était voisine de la mienne. Quelques coups frappés doucement à ma porte m'éveillèrent une nuit.

— Qui est là ? demandai-je.

— Bogislaw ! me répondit-on.

Je reconnus la voix de mon ami, et j'allai ouvrir.

Alors Bogislaw m'apparut en chemise, une bougie allumée à la main, pâle comme la mort, tremblant de tous ses membres, incapable de prononcer un seul mot.

— Au nom du ciel ! m'écriai-je, qu'y a-t-il, mon cher Bogislaw ?

Je le conduisis à un fauteuil à moitié évanoui, et lui versai deux ou trois verres d'un vin généreux placé justement sur la table. Je pris sa main dans la mienne, lui tins les discours les plus consolants que je pusse trouver, sans savoir la cause de cette effroyable aventure.

Bogislaw se remit peu à peu, soupira profondément, et commença d'une voix basse et sombre :

— Non, non, j'en deviendrai fou ! que la mort que je désire vienne donc me saisir ! Mon cher Maurice, écoute mon horrible secret.

Je t'ai déjà dit que je me trouvais à Naples il y a quelques années. Là je vis la fille d'un des principaux habitants, et j'en devins éperdument amoureux. Cette créature angélique se donna à moi, et avec l'agrément des parents nous résolûmes de contracter une union dont j'attendais la félicité du ciel. Déjà le jour fixé pour le mariage était arrivé, lorsqu'un

comte sicilien se présenta et demanda instamment la main de ma fiancée. J'eus une explication avec lui, il se permit de me railler. Nous nous battîmes, et je le traversai d'un coup d'épée. J'allai en grande hâte rejoindre ma fiancée. Je la trouvai tout en larmes ; elle me nomma l'infâme assassin de son amant, me repoussa avec toutes les apparences de la haine, poussa des cris de désespoir et lorsque je lui pris la main elle tomba évanouie comme si elle eût été piquée par un scorpion. Que l'on se figure ma consternation ! Les parents ne comprenaient rien à ce changement d'affection de leur fille. Elle n'avait jamais dit un mot de la demande en mariage du comte. Le père me cacha dans son palais, et s'occupa avec le plus grand zèle de me faire évader de Naples sans être découvert. Sous le fouet des Furies, j'allai d'une seule traite jusqu'à Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas l'infidélité de ma maîtresse, c'est un fatal secret qui trouble ma vie. Souvent, pendant le jour, mais plus souvent dans la nuit, j'entends quelquefois venir des lointains, quelquefois partir près de moi un râle de mourant. C'est la voix du comte mort qui fait trembler mon cœur. Au milieu de la plus forte canonnade, au milieu du feu pétillant de la mousqueterie des bataillons, j'entends à mes oreilles cet affreux cri de douleur, et il allume dans mon âme toute la fureur, tout le désespoir de la folie. Cette nuit même...

Bogislaw cessa un instant de parler, et comme lui je fus glacé d'effroi, car un cri prolongé et déchirant le cœur, et qui paraissait venir du corridor, se fit entendre. On aurait dit qu'un homme se soulevait péniblement du plancher en gémissant et s'avançait d'un pas lourd et incertain. Alors Bogislaw se leva tout à coup de son fauteuil, et, les yeux brillant d'un feu sauvage, il s'écria d'une voix de tonnerre :

— Apparais, infâme ! qui que tu sois, je te défie, toi et tous les esprits de l'enfer qui t'obéissent !

Alors il se fit un bruit terrible...

Au même instant les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent avec fracas.

Un homme habillé de noir de la tête aux pieds s'avança. Son visage était pâle et sérieux et son œil plein de fermeté. Avec la noble tournure du plus grand monde il fit quelques pas vers la colonelle, et employant des expressions choisies lui demanda pardon de se rendre si tard à son invitation. Une visite dont il n'avait pu se débarrasser, disait-il, l'avait retenu bien malgré lui. La colonelle, à peine capable de dominer l'effroi dont elle venait d'être saisie, bégaya quelques paroles inintelligibles qui semblaient signifier que l'étranger voulût bien prendre place. Celui-ci avança une chaise tout près de la colonelle et en face d'Angélique, s'assit et parcourut la société d'un regard. Personne ne paraissait en état de prononcer un seul mot.

— J'ai de doubles excuses à faire, dit l'étranger, d'être venu si tard d'abord, et puis ensuite d'être entré si brusquement : pour ce second point je dirai que la faute n'en est pas à moi, mais bien aux domestiques placés dans l'antichambre qui ont poussé violemment les battants de la porte.

— Qui ai-je le plaisir de recevoir ? demanda la colonelle un peu remise de sa peur.

L'étranger ne parut pas avoir entendu cette demande occupé qu'il était à écouter Marguerite, qui, entièrement changée dans sa manière d'être et toute riante, s'était avancée vers l'étranger et lui racontait en français que l'on prenait plaisir à conter des histoires de revenants, et qu'il s'était présenté au moment où dans le récit de l'écuyer en chef un mauvais esprit allait apparaître.

La colonelle, sentant qu'il n'était pas convenable de demander le nom et les qualités d'une personne qui se présentait comme invitée, mais encore plus gênée par sa présence, ne renouvela pas sa question, et ne blâma pas Marguerite de sa conduite, qui blessait presque les convenances.

L'étranger mit fin aux bavardages de Marguerite en se tournant vers la colonelle et le reste de la société, pour entamer une conversation sur une aventure insignifiante qui avait eu lieu dans le pays même. La colonelle répondit ; Dagobert essaya de se mêler à l'entretien, qui se traîna péniblement à bâtons rompus. Pendant ce temps Marguerite fredonnait quelques couplets de chansons françaises, et figurait comme pour se les remettre en mémoire quelques passes d'une gavotte. Les autres pouvaient à peine se remuer. Chacun se sentait oppressé, la présence de cet étranger pesait comme un orage lourd, les mots expiraient sur les lèvres lorsqu'ils jetaient un regard sur la pâleur cadavéreuse de la figure de l'hôte inconnu. Et cependant celui-ci dans son ton et ses gestes n'avait rien de surnaturel, et même toutes ses manières annonçaient un homme d'expérience et de bonne compagnie. Son accent franchement étranger en parlant français et allemand prouvait évidemment qu'il n'était ni de l'une ni de l'autre de ces deux nations.

La colonelle respira enfin plus librement lorsqu'elle entendit des cavaliers s'arrêter devant la maison, et que la voix du colonel se fit entendre.

Presque aussitôt le colonel entra dans le salon. Dès qu'il eut aperçu l'étranger il s'avança rapidement vers lui en disant :

— Soyez le bienvenu dans ma maison, cher comte, soyez cordialement bienvenu ! Et puis se tournant vers la colonelle : Le comte S...i ! un cher et fidèle ami que je m'étais fait dans le fond du Nord et que j'ai retrouvé au Sud.

— Que toute la faute retombe sur mon mari, reprit la colonelle en retrouvant son courage, si votre réception a eu quelque chose d'étrange et de peu digne d'un ami intime, mais il ne m'avait nullement prévenue de votre visite. Nous n'avions pendant toute la soirée raconté que d'horribles histoires de revenants et d'esprits mystérieux, et Maurice en était au récit d'une aventure épouvantable arrivée à lui et à un de ses amis, lorsqu'au moment où il disait : Un bruit terrible se fit entendre, les portes se sont ouvertes avec force et vous êtes entré.

— Et l'on a pris le cher comte pour un spectre, interrompit le colonel avec un grand éclat de rire. En effet, il me semble que le visage d'Angélique a conservé quelques traces de frayeur, le grand écuyer ne me paraît pas encore tout à fait revenu de son effroi, et Dagobert lui-même a perdu sa gaieté. Dites-moi, comte, n'est-ce pas un peu fort de vous prendre pour un affreux spectre ?

— Peut-être, répondit le comte avec un étrange regard, en ai-je quelque peu l'aspect. On parle de beaucoup de personnes qui peuvent exercer sur les autres une puissance psychique, qui doit jeter sur leur être une sorte de mystère. Peut-être suis-je capable de sorcelleries de ce genre.

— Vous plaisantez, cher comte, interrompit la colonelle, mais il est vrai que maintenant chacun est en chasse de secrets surnaturels.

— De sorte, reprit le comte, que l'on se tourmente pour des contes de nourrice et autres niaiseries merveilleuses. Il est bon de se garder d'une si étrange épidémie. Cependant j'ai interrompu monsieur le grand écuyer au moment le plus intéressant de son récit ; et je le prie de le continuer pour en apprendre le dénouement à ses auditeurs, qui désirent le savoir sans aucun doute.

Le comte était non seulement mystérieux, mais surtout secrètement antipathique au grand écuyer. Celui-ci trouva dans ces paroles accompagnées d'un rire fatal quelque chose de moqueur ; et il répondit les yeux enflammés et avec un accent bref qu'il craignait de troubler par ses contes de nourrice la gaieté que le comte avait apportée dans le cercle assombri, et qu'il préférait en rester là.

Le comte parut n'accorder aucune attention aux paroles du grand écuyer. Jouant avec une tabatière d'or qu'il tenait à la main, il se tourna vers le colonel.

— Cette dame éveillée, lui dit-il, n'est-elle pas Française ?

Il désignait ainsi Marguerite, qui tout en fredonnant continuait ses essais de danse. Le colonel s'approcha d'elle et lui dit :

— Ah çà ! êtes-vous folle ?

Marguerite décontenancée vint s'asseoir à la table de thé, où elle resta tranquille et silencieuse.

Le comte prit la parole, et parla d'une manière très séduisante de choses nouvellement arrivées. Dagobert pouvait à peine placer un mot. Maurice était debout, tout rouge, les yeux brillants, n'attendant que l'occasion de faire une attaque. Angélique paraissait exclusivement occupée d'un ouvrage de femme, et ne levait pas les yeux. On paraissait en désaccord, et l'on se sépara de bonne heure.

— Tu es un heureux mortel, dit Dagobert à Maurice aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls. Angélique t'adore, je l'ai lu aujourd'hui dans ses yeux. Mais le diable ne reste jamais sans rien faire, et sème son ivraie empoisonné parmi les plus riches moissons. Marguerite est enflammée de la plus folle passion, elle t'aime avec la douleur furieuse qui peut déchirer un esprit ardent. Sa folle conduite de ce soir était le résultat d'une attaque irrésistible de la plus brûlante jalousie. Lorsque Angélique a laissé tomber son mouchoir, lorsque tu l'as ramassé, lorsque tu as baisé sa main, toutes les furies de l'enfer sont venues assaillir la pauvre fille. Et c'est ta faute : tu montres la galanterie la plus excessive pour cette charmante Française. Je sais que tu aimes Angélique, que toutes les attentions que tu prodigues à Marguerite ne sont adressées qu'à elle ; mais ces éclairs mal dirigés ont atteint et ont brûlé ! Maintenant le mal est fait, et je ne sais plus en vérité comment la chose pourra finir sans un terrible tumulte et sans un affreux pêle-mêle.

— Laissons là Marguerite, répondit le grand écuyer. Si Angélique m'aime, ce dont je doute encore beaucoup, alors je serai tranquille et heureux et ne m'occuperai en rien de toutes les Marguerites du monde et de leurs folies. Mais une autre crainte m'a traversé l'âme. Ce comte étranger, ce comte mystérieux qui s'est présenté comme un secret sombre, cet homme qui nous a tous troublés ne semble-t-il pas être venu se placer en ennemi devant nous ? Il me semble qu'il sort pour moi des plus lointaines profondeurs d'un souvenir, je pourrais presque dire d'un songe, qui me représente ce comte dans des circonstances effrayantes ! Il me semble que là où il entre un affreux malheur conjuré par lui doit s'élancer d'une nuit profonde comme un feu destructeur. As-tu vu comment son regard se reposait sur Angélique, et comme une fausse rougeur colorait alors ses joues pâles et s'effaçait aussitôt ? Le spectre a deviné mon amour, et c'est pour cela que les paroles qu'il m'adressait étaient si moqueuses ; mais il me trouvera devant lui jusqu'à la mort.

— Le comte, dit Dagobert, est un fantôme manqué qu'il faut regarder hardiment entre les deux yeux ; mais peut-être y a-t-il au fond beaucoup moins de choses que l'on n'en pourrait croire, et tout cet entourage mystérieux est dû à la singulière disposition où nous nous trouvions tous lorsque le comte est entré. Rencontrons dans la vie tous ces trouble-fête avec un esprit ferme et une foi inébranlable. Nul pouvoir sombre ne peut courber la tête qui se dresse puissante et avec un esprit joyeux.

Il s'était passé du temps déjà. Le comte en allant de plus en plus fréquemment dans la maison de la colonelle avait su s'y rendre presque indispensable. On était d'accord sur ce point que la qualification de mauvais esprit pouvait aussi bien convenir à ceux qui l'avaient jugé mal tout d'abord.

— Le comte, disait la colonelle, n'avait-il pas le droit avec nos visages pâles et notre étrange manière d'être de nous prendre pour des gens d'un autre monde ?

Le comte étalait dans sa conversation les richesses des connaissances les plus étendues ; et si, Italien de naissance, il avait un accent étranger, il n'en possédait pas moins complètement les tournures de la langue les plus familières. Ses récits entraînaient par leur chaleur irrésistible ; et Maurice et Dagobert, si défavorablement disposés qu'ils fussent contre lui, lorsqu'il parlait et laissait errer sur son pâle mais beau visage un agréable sourire, oubliaient toute prévention haineuse pour rester, comme Angélique, comme tous les autres, les yeux fixés sur ses lèvres.

L'amitié du colonel pour le comte s'était déclarée d'une manière qui posait celui-ci comme un homme d'une noblesse excessive de sentiments. Le hasard les avait rassemblés dans un pays du Nord et, de la manière la plus désintéressée, le comte avait aidé le colonel à sortir d'un mauvais pas, qui aurait pu avoir les suites les plus tristes pour sa fortune, sa réputation et son honneur. Le colonel, comprenant toute l'obligation qu'il avait au comte, s'attacha à lui du plus profond de son âme.

— Le temps est venu, dit un jour le colonel à sa femme tandis qu'ils se trouvaient seuls, que je t'apprenne quel est le but sérieux du séjour du comte en ce pays. Tu sais que je m'étais lié assez intimement avec le comte à P..., où je me trouvais il y a quatre ans, pour que nous en vinssions à demeurer dans des chambres voisines l'une de l'autre. Il arriva un jour que le comte, venu pour me faire une visite matinale, remarqua sur mon secrétaire le portrait d'Angélique que j'avais pris avec moi. En le regardant avec attention, il se troubla d'une façon étrange. Sans pouvoir répondre un seul mot à mes questions, il tenait les yeux fixes et ne pouvait les détourner du portrait, enfin il s'écria dans le ravissement :

— Je n'ai de ma vie vu une femme aussi belle ! jamais je n'ai aussi bien compris ce que c'est que l'amour !

Je le plaisantai sur l'effet étrange du portrait, je le nommai un nouveau Kalaf, en souhaitant que mon Angélique ne fût pas pour lui une Turandot. Enfin je lui donnai clairement à comprendre que j'étais un peu surpris de cette manière romantique de s'amouracher pour un portrait, surtout chez un homme mûr, qui, sans être un vieillard, n'était pas non plus un jeune homme. Alors il me jura avec véhémence, avec tous les signes de cette passion insensée, qui est le propre de sa nation, qu'il aimait Angélique d'un amour sans bornes, et que si je ne voulais le précipiter dans un profond désespoir, il me fallait lui permettre de tâcher d'obtenir son amour et sa main. Voici pourquoi le comte est venu dans notre maison. Il croit être certain du consentement d'Angélique, et me l'a hier formellement demandée en mariage. Que penses-tu de ceci ?

La colonelle ne savait pas elle-même pourquoi les dernières paroles de son mari la faisaient trembler comme une peur subite.

— Au nom du ciel ! dit-elle, notre Angélique au comte étranger !

— Un étranger ! reprit le colonel le visage sombre, un étranger, lui, le comte, à qui je dois l'honneur, la liberté et peut-être la vie ! J'avoue qu'il n'est plus jeune, et que, quant à l'âge du moins, il ne convient pas à notre fraîche colombe ; mais c'est un homme noble et riche, très riche.

— Et sans consulter Angélique, interrompit la colonelle, qui n'a peut-être pas du tout pour lui cette inclination qu'il croit remarquer dans sa folie amoureuse ?

— T'ai-je jamais donné à croire, dit le colonel en s'élançant de sa chaise et se plaçant, les yeux en feu, devant sa femme, que je sois un père tyrannique, capable de sacrifier ma fille bien-aimée ? Mais laissez là toutes vos sensibleries et vos tendresses. Il n'y a rien de surprenant qu'un couple qui se marie s'attache surtout à mille choses fantastiques. Angélique est tout oreilles quand le comte parle, elle le regarde avec une bienveillance excessive, elle rougit quand il porte à ses lèvres sa main, qu'elle laisse très volontiers dans les siennes. C'est ainsi que se traduit chez une jeune fille naïve l'inclination qui rend l'homme vraiment heureux. Il n'est pas besoin de ces amours romanesques, qui quelquefois apparaissent d'une manière fatale dans les têtes.

— Je crois, répondit la colonelle, que le cœur d'Angélique n'est plus aussi libre qu'elle-même pourrait le croire.

— Comment ! s'écria le colonel courroucé.

Et il allait s'emporter, lorsqu'au même moment la porte s'ouvrit et Angélique entra avec le charmant sourire de l'innocence la plus pure.

Le colonel, laissant là toute colère, toute mauvaise humeur, s'avança vers elle, la baisa sur le front, prit sa main, la conduisit vers une chaise et vint s'asseoir auprès de la charmante et douce enfant. Il parla du comte, vanta sa tournure, son intelligence, ses sentiments, et demanda à Angélique s'il ne lui déplairait pas ? Angélique dit que le comte lui avait paru, dans le principe, étrange et mystérieux, mais qu'elle avait surmonté ce sentiment, et qu'elle le voyait maintenant avec grand plaisir.

— Eh bien ! reprit le colonel tout joyeux, le ciel en soit béni ! cela vient à souhait pour mon bonheur ! Le comte S...i t'aime, ma chère enfant, du plus profond de son cœur ; il demande ta main, tu ne le refuseras pas ?

À peine le colonel achevait-il ces mots qu'Angélique tomba sans connaissance avec un profond soupir. La colonelle la prit dans ses bras en jetant un regard significatif à son mari, qui regardait, muet et l'œil fixe, la pauvre enfant couverte d'une pâleur extrême.

Angélique se remit, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et elle s'écria d'une voix déchirante :

— Le comte, lui si effrayant ! non, jamais !

Le colonel lui demanda mille fois de suite ce qu'elle trouvait de si effrayant dans le comte. Alors Angélique avoua à son père que l'amour du comte donnait une vie au terrible songe qui lui était survenu quatre ans auparavant, la nuit de l'anniversaire de sa quatorzième année, et dont elle avait conservé à son réveil un effroi si mortel, sans pouvoir s'en rappeler les images.

— Il me semblait, disait Angélique, que je me promenais dans un beau jardin où se trouvaient des plantes et des fleurs étrangères. Tout à coup je m'arrêtai devant un arbre merveilleux au feuillage sombre et large ; ses fleurs jetaient un parfum singulier, semblable à celui qu'exhale le sureau. Le bruit de ses branches était agréable et semblait m'inviter à venir sous son ombre. Entraînée par une force irrésistible, je tombai sur un banc de gazon qui s'y trouvait placé. Alors il semblait que des accents de plaintes étranges parcouraient les airs et touchaient comme le souffle du vent l'arbre, qui gémissait avec des soupirs d'angoisse. Je fus saisie d'un ineffable chagrin, une pitié profonde s'élevait dans mon âme, et j'en ignorais la cause. Tout à coup le rayon d'un brûlant éclair pénétra dans mon cœur et parut le déchirer. Le cri que je voulais pousser ne put s'échapper de ma poitrine, alors oppressée par une inexprimable tristesse, et devint un soupir étouffé. Mais le rayon qui avait percé mon cœur était le regard de deux yeux humains, qui du feuillage sombre me regardaient fixement. Dans un instant les yeux s'étaient approchés, et je voyais une main blanche qui décrivait des cercles autour de moi. Et les cercles devenaient de plus en plus rétrécis et m'enlaçaient de fils de feu, et ils formaient à la fin une tresse épaisse qui m'empêchait de faire un seul mouvement.

En même temps il me semblait que le regard terrible de ces yeux effrayants s'emparait de tout mon être et le maîtrisait. La pensée à laquelle il était encore suspendu comme à un fil mince était une mortelle angoisse qui me mettait au martyre. L'arbre abaissa profondément ses fleurs sur moi, et de ces fleurs partit la voix charmante d'un jeune homme qui disait :

— Angélique ! je te sauverai ! je te sauverai ! mais...

Angélique fut interrompue ; on annonça le grand écuyer de R., qui désirait parler au colonel. Aussitôt qu'Angélique entendit le nom du grand écuyer, des larmes tombèrent en torrents de ses yeux ; et elle s'écria avec l'expression de la douleur la plus profonde, de cette voix qui part seulement d'une poitrine déchirée par les blessures les plus profondes de l'amour :

— Maurice ! ah ! Maurice !

Le grand écuyer avait entendu ces mots en entrant, il vit Angélique en larmes et les bras étendus vers lui, comme hors de lui il jeta de sa tête sa casquette, qui tomba en retentissant sur le plancher, et se précipita aux pieds de la jeune fille, la saisit dans ses bras lorsque, écrasée de plaisir et de douleur, elle allait tomber sur le parquet, et la serra avec ardeur contre sa poitrine.

Le colonel contemplait ce groupe, muet d'étonnement.

— Je pressentais qu'ils s'aimaient, murmura doucement la colonelle, mais je n'en savais pas un mot.

— Grand écuyer de R., s'écria le colonel furieux, qu'avez-vous dit à ma fille ?

Maurice, revenant aussitôt à lui-même, posa doucement dans un fauteuil Angélique à moitié évanouie, ramassa sa casquette, s'avança la rougeur sur la figure, et assura au colonel qu'il aimait Angélique au delà de toute expression, mais que jusqu'à ce moment le plus petit mot qui eût l'apparence d'une déclaration de ses sentiments n'était jamais venu sur ses lèvres, qu'il n'avait jamais espéré qu'Angélique le payât de retour. Ce moment, qu'il ne pouvait prévoir, lui avait ouvert toutes les félicités du ciel, et il espérait que le plus noble des hommes, le plus tendre des pères ne refuserait pas à son instante prière de bénir une union formée par le plus tendre, le plus pur amour.

Le colonel jeta sur le grand écuyer et sur Angélique de sombres regards, puis il se mit à se promener dans la chambre, les bras croisés l'un sur l'autre, sans dire un seul mot, comme un homme qui lutte avant de prendre une résolution. Il s'arrêta devant sa femme, qui avait pris Angélique dans ses bras et essayait de la consoler.

— Quel rapport, dit-il d'une voix sombre et pleine d'une colère contenue, ton songe ridicule a-t-il avec le comte ?

Alors Angélique se jeta à ses pieds, baisa ses mains, les baigna de larmes, et lui dit d'une voix à moitié étouffée :

— Ah ! mon père, mon père bien-aimé ! ces yeux terribles qui saisissaient mon âme, c'étaient les yeux du comte, c'était sa main de fantôme qui m'enveloppait d'une trame de feu. Mais la voix consolatrice de jeune homme qui me parla du sein des fleurs odorantes de l'arbre merveilleux c'était Maurice, mon Maurice !

— Ton Maurice ! reprit le colonel en se détournant par un mouvement si brusque, qu'Angélique en fut presque renversée. Puis il dit d'une voix sourde en se parlant à lui-même : Ainsi la sage détermination d'un père, la demande d'un homme plein de noblesse seraient sacrifiées à des élucubrations d'enfant et à un amour clandestin !

Il recommença comme auparavant à se promener silencieusement dans la chambre, puis s'adressant à Maurice :

— Monsieur le grand écuyer de R., dit-il, vous savez que j'ai pour vous une haute estime, je n'aurais jamais désiré pour gendre un homme qui me fût plus agréable, mais j'ai donné ma parole au comte de S...i, auquel j'ai des obligations aussi grandes qu'un homme peut en avoir à un autre. Mais ne croyez pas que je veuille jouer le rôle d'un père tyrannique ; je vais aller trouver le comte, je lui raconterai tout. Votre amour me vaudra un combat sanglant, peut-être me coûtera-t-il la vie, mais qu'il en soit ainsi, je l'offre volontiers : attendez ici mon retour.

Le grand écuyer l'assura avec enthousiasme qu'il courrait lui-même plutôt cent fois à la mort que de souffrir que le colonel s'exposât en quoi que ce fût.

Sans lui répondre, le colonel se précipita au dehors.

À peine avait-il quitté la chambre, que les amants, au comble du ravissement, tombèrent dans le bras l'un de l'autre et se jurèrent une inébranlable fidélité. Alors Angélique assura qu'au moment où le colonel lui avait appris la demande en mariage du comte, elle avait pour la première fois senti au fond du cœur combien elle aimait son Maurice, et qu'elle mourrait plutôt que de donner sa main à un autre. Il lui avait semblé alors que Maurice l'aimait aussi depuis longtemps.

Puis ils se rappelèrent ensemble des moments où leur amour mutuel s'était trahi, et, oubliant toute la colère, toute la résistance du colonel, ils se mirent à pousser des exclamations de joie comme des enfants. La colonelle, qui avait depuis longtemps découvert le germe de cet amour, appuyait de tout son cœur le choix de sa fille, et elle leur jura de faire de son côté tout ce qui dépendrait d'elle pour détourner le colonel d'une union qui l'effrayait sans qu'elle sût pourquoi.

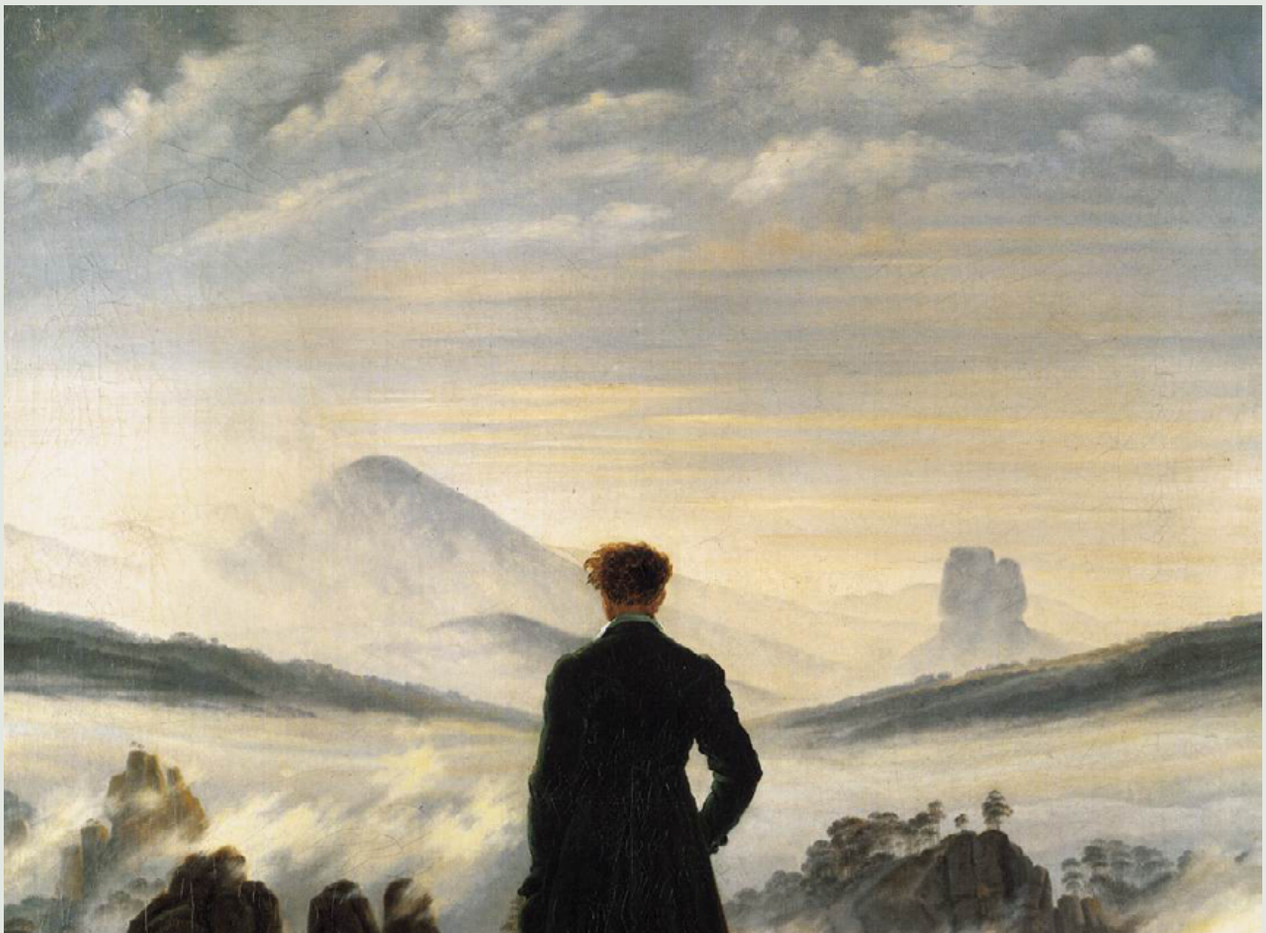
Une heure s'était à peu près écoulée, lorsque la porte s'ouvrit. Au grand étonnement de tous, le comte S...i entra ; le colonel le suivait les yeux enflammés. Le comte s'approcha d'Angélique, saisit sa main et la fixa avec un sourire amer et douloureux. Angélique frissonna, et murmura d'une voix à peine distincte et près de s'évanouir :

— Ah ! ces yeux !

— Vous pâlissez, mademoiselle, lui dit le comte, comme autrefois lorsque, pour la première fois, j'entrai dans votre salle de réunion. Suis-je donc

véritablement un spectre épouvantable ? Non, Angélique, n'ayez pas peur, ne craignez rien d'un malheureux qui vous aimait avec tout le feu, toute l'ardeur d'un jeune homme. Ignorant que vous eussiez donné votre cœur, il était assez fou pour prétendre à votre main. Non ! même la parole de votre père ne me semble pas un droit à une félicité que vous seule pouvez accorder. Vous êtes libre, mademoiselle ! Ma vue ne vous rappellera même pas les moments d'ennui que je vous ai causés, demain peut-être je retournerai dans mon pays.

— Maurice ! mon Maurice ! s'écria Angélique au comble de la joie, et elle se précipita dans les bras de son bien-aimé.



Caspar David Friedrich (1774-1840),
Le voyageur contemplant une mer de nuages (1818)

Le comte tressaillit de tous ses membres, ses yeux s'enflammèrent d'un feu inusité, ses lèvres tremblèrent, il laissa échapper un son inarticulé. Mais se tournant tout à coup vers la colonelle, pour lui faire une demande insignifiante, il parvint à dominer la fougue de ses sentiments, tandis que le colonel répétait à chaque instant :

— Quelle grandeur d'âme ! quelle noblesse ! qui peut ressembler à cet homme d'élite ! soyez mon ami pour la vie.

Et puis il pressa le grand écuyer, Angélique et la colonelle sur son cœur, tout en assurant, le rire sur les lèvres, qu'il ne voulait rien savoir de plus sur le méchant complot qui avait été tramé contre lui ; puis il exprima l'espoir qu'Angélique n'aurait plus rien à redouter à l'avenir des yeux de fantôme.

Il était plus de midi, le colonel invita le grand écuyer et le comte à déjeuner avec lui. On envoya chercher Dagobert, qui vint bientôt au milieu d'eux tout rayonnant de gaieté.

Lorsque l'on voulut s'asseoir, Marguerite ne se trouva pas là. On apprit qu'elle s'était enfermée dans sa chambre, et avait déclaré qu'elle se sentait malade et hors d'état de se joindre à la société.

— Je ne sais, dit la colonelle, ce que Marguerite a depuis quelque temps, elle est pleine de caprices fantasques, elle pleure ou rit pour la moindre chose, sa manière d'être étrange va jusqu'à la rendre insupportable.

— Ton bonheur, dit tout bas Dagobert au grand écuyer, est la mort de Marguerite.

— Visionnaire, lui répondit son ami sur le même ton, ne trouble pas mon bonheur !

Jamais le colonel n'avait été si joyeux, jamais la colonelle, toujours occupée de l'avenir de sa fille et le voyant assuré, ne s'était senti plus de joie au cœur, ajoutez à cela que Dagobert était d'un entrain étourdissant et que le comte, oubliant la douleur de sa fraîche blessure, laissait briller toute la puissance et la souplesse de son esprit, et l'on comprendra que tout concourait à tresser autour de l'heureux couple comme une couronne admirable et parfumée.

Le crépuscule était arrivé, le vin le plus généreux perlait dans les verres, on buvait avec des cris de joie à la santé, au bonheur des fiancés. Alors s'ouvrit la porte de l'antichambre, et Marguerite s'avança en chancelant, couverte de sa robe blanche de nuit, les cheveux épars, pâle et défaite comme une morte.

— Marguerite ! que signifie ceci ? demanda le colonel.

Mais, sans faire attention à lui, Marguerite s'avança lentement vers le grand écuyer, posa sa main froide sur sa poitrine, déposa un léger baiser sur son front et murmura d'une voix éteinte :

— Le baiser de la mourante portera bonheur au joyeux fiancé !

Et elle tomba sur le plancher.

— Voici un malheur qui se présente, dit Dagobert bas au comte, la jeune folle est éprise du grand écuyer.

— Je le sais, répondit le comte, elle a probablement poussé la folie jusqu'à prendre du poison.

— Au nom du ciel ! dit Dagobert glacé d'effroi, et il s'élança vers le fauteuil où on avait déposé la malheureuse fille.

Angélique et la colonelle étaient occupés d'elle, la délaçant et lui frottant le front avec des eaux spiritueuses.

Lorsque Dagobert s'approcha, elle ouvrit les yeux.

La colonelle disait :

— Calme-toi, mon enfant, tu es malade, cela se remettra, cela va passer.

Marguerite répondit d'une voix étouffée :

— Cela se passera bientôt... le poison...

Angélique et la colonelle se mirent à pousser des cris.

— Mille démons ! l'enragée ! s'écria le colonel ; qu'on coure chercher un médecin ! vite ! le premier venu sera le meilleur ! Amenez de suite celui qui pourra venir !

Les domestiques, Dagobert lui-même se précipitaient.

— Halte ! s'écria le comte, qui était resté calme jusqu'alors et avait vidé à son aise son verre plein de syracuse, son vin favori, halte ! si Marguerite a pris du poison, un médecin est inutile, car je suis le meilleur médecin en pareil cas. Permettez-moi de l'examiner.

Il s'approcha de Marguerite, qui était évanouie et agitée de temps à autre par quelques mouvements nerveux. Il se pencha sur elle, et on le vit tirer de sa poche un petit étui et en prendre entre les doigts un objet dont il frotta légèrement la nuque et le creux de l'estomac de Marguerite.

— Elle a pris de l'opium, dit-il à la société en s'écartant un peu d'elle, cependant on peut la sauver en employant des moyens que j'ai en ma possession. Portez-la dans sa chambre.

Lorsqu'elle y eut été transportée, le comte resta seul avec elle.

La femme de chambre de la colonelle avait trouvé un flacon dans la chambre de Marguerite ; on avait ordonné peu de temps auparavant quelques gouttes d'opium à la colonelle : Marguerite avait tout bu.

— Le comte, dit Dagobert avec un peu d'ironie, est réellement un homme étonnant ; il a tout deviné. Rien qu'en regardant Marguerite, il a su tout d'abord qu'elle avait pris du poison, et puis il en a reconnu le genre et la couleur.

Une demi-heure après le comte entra dans le salon, et assura que tout danger de mort était passé pour Marguerite. Jetant un regard de côté vers Maurice, il ajouta qu'il espérait arracher de son cœur la cause de tout ce mal. Il fallait, au reste, disait-il, qu'une femme de chambre veillât auprès de Marguerite; lui-même se proposait de passer la nuit dans une chambre voisine, afin d'être tout prêt à lui porter secours dans le cas d'une nouvelle attaque. Il désirait toutefois se donner des forces dans l'exercice de ses soins médicaux avec quelques nouveaux verres de l'excellent vin. Et il se remit à table avec les hommes. Angélique et la colonelle s'éloignèrent encore tout émues de ce qui venait d'arriver.

Le colonel s'emporta contre la maudite attaque de folie de Marguerite, c'est ainsi qu'il nommait sa tentative de suicide. Maurice et Dagobert se sentaient étrangement troublés. Le comte n'en fit pas moins éclater une gaieté d'autant plus grande, et qui avait en elle-même quelque chose de cruel.

— Ce comte, dit Dagobert à son ami lorsqu'ils s'en retournaient à leur demeure, me semble bien singulier, on dirait qu'il y a en lui quelque mystère.

— Ah! répondit Maurice, il pèse cent livres sur mon cœur. Le sombre pressentiment d'un malheur quelconque qui menace mon amour me remplit tout entier.

Cette nuit même le colonel fut réveillé par un courrier venu de la résidence. Le matin suivant il entra chez sa femme le visage couvert de pâleur.

— Nous allons, lui dit-il avec une tranquillité feinte, être de nouveau séparés, ma chère enfant. La guerre vient de recommencer. J'ai reçu un ordre avant l'aube; il me faut partir avec mon régiment le plus tôt possible, peut-être même cette nuit.

La colonelle très effrayée se mit à fondre en larmes.

— Cette guerre finira bientôt glorieusement, j'en suis sûr, comme la première, dit le colonel en la consolant ; je ne pressens rien qui puisse inquiéter. Tu peux cependant, ajouta-t-il, jusqu'à la paix aller résider dans nos terres avec Angélique. Je vous donnerai un compagnon qui vous fera oublier votre solitude. Le comte de S...i part avec vous.

— Comment ! s'écria la colonelle, y penses-tu ? Au nom du ciel ! le comte venir avec nous ? le prétendu refusé ? le rancuneux Italien qui sait cacher au fond de son cœur son désir de vengeance pour le laisser courir comme un torrent au premier moment favorable ? Ce comte, dont toute la manière d'être me déplaît, qui depuis hier même m'est devenu encore plus antipathique, je ne sais pourquoi !

— En vérité ! s'écria le colonel en l'interrompant, c'est à n'y pas tenir avec l'imagination et les folles idées des femmes ! Vous ne comprenez pas la grandeur d'âme d'un homme au caractère ferme. Le comte a passé la nuit tout entière, comme il l'avait proposé, dans la chambre voisine de celle de Marguerite. Ce fut à lui que j'annonçai la premier la nouvelle de la campagne qui va s'ouvrir. Il lui est presque impossible de retourner dans son pays. Il en était consterné. Je lui offris de demeurer dans mes propriétés. Après quelques hésitations, il y consentit et me donna sa parole d'honneur de tout faire pour vous protéger et chercher à vous rendre plus supportable le temps de la séparation par tous les moyens en son pouvoir. Tu sais tout ce que je dois au comte, mes biens sont pour lui un lieu d'asile, puis-je le lui refuser ?

La colonelle n'osait, ne pouvait rien répondre.

Le colonel tint parole. La nuit suivante on sonna le départ, et les amants éprouvèrent toutes les douleurs infinies de la séparation.

Quelques jours plus tard, lorsque Marguerite fut rétablie, la colonelle partit avec elle et Angélique. Le comte suivait avec les gens.

Le comte, dans les premiers temps, pour ne pas renouveler leurs chagrins, se tint discrètement à l'écart. À l'exception des moments où elles demandaient expressément à le voir, il restait enfermé dans sa chambre ou faisait des promenades solitaires.

La campane parut d'abord favorable à l'ennemi. Bientôt après de glorieuses victoires furent remportées. Le comte était alors toujours le premier à apporter les nouvelles de triomphes et surtout les détails les plus circonstanciés sur le régiment que commandait le colonel. Le colonel et le grand écuyer n'avaient reçu dans les combats les plus meurtriers ni balles ni coups de sabre. Cela était constaté par des lettres authentiques venues du quartier général.

Ainsi le comte apparaissait toujours à ces dames comme un messager céleste de bonheur et de victoire. Aussi sa manière d'être respirait pour Angélique le plus profond et le plus pur intérêt, semblable à celui que montre le père le plus tendre et le plus jaloux du bonheur de son enfant.

La colonelle et Angélique étaient forcées de s'avouer que le colonel avait bien placé son affection et que tout jugement défavorable contre lui eût été le fruit de la prévention la plus ridicule. Marguerite elle-même, paraissant tout à fait guérie de sa folle passion, était de nouveau la Française vive et babillarde.

Une lettre du colonel à sa femme, qui en renfermait une autre du grand écuyer à Angélique, dissipa jusqu'au moindre reste d'inquiétude. La capitale de l'ennemi avait été prise et une trêve avait été conclue.

Angélique nageait dans le bonheur et la joie, et c'était toujours le comte qui parlait avec la chaleur la plus entraînante des hauts faits du brave Maurice et du bonheur qui attendait son heureuse fiancée. En ces occasions, il saisissait la main d'Angélique, la serrait contre son cœur et lui demandait s'il lui était encore odieux comme autrefois.

Angélique, toute confuse, lui jurait, les yeux pleins de larmes, qu'elle n'avait jamais eu de haine pour personne, mais qu'elle avait aimé Maurice avec trop d'ardeur pour ne pas s'effrayer d'une rivalité. Alors le comte lui disait d'une voix sérieuse et solennelle :

— Ne voyez en moi, Angélique, qu'un fidèle ami de votre père.

Et il déposait un léger baiser sur son front, qu'elle ne refusait pas, comme une candide jeune fille qu'elle était, car il lui semblait que ce baiser lui était donné par son père, qui avait l'habitude de l'embrasser ainsi.

On pouvait presque espérer que le colonel reviendrait bientôt dans sa patrie, lorsqu'il arriva une lettre qui contenait le récit d'un épouvantable événement.

Le grand écuyer, en traversant un village, accompagné seulement de quelques domestiques, avait été attaqué par des paysans armés ; il était tombé atteint d'un coup de feu et avait été emporté plus loin par un brave cavalier qui s'était fait jour à travers l'ennemi. Alors toute la joie qui animait la maison fit tout à coup place à l'effroi, au chagrin et au désespoir.

Toute la maison du colonel était dans une bruyante agitation. Les domestiques, couvert de leur riche livrée de gala, couraient dans les escaliers, les voitures retentissaient sur le pavé de la cour apportant les invités, que venait recevoir solennellement le colonel portant sur la poitrine les décorations nouvelles qu'il avait méritées dans la dernière guerre.

Au haut, dans une chambre solitaire, Angélique était assise dans une parure de fiancée, dans tout l'éclat de sa beauté, toute la fraîcheur de sa fleur de jeunesse.

La colonelle était auprès d'elle.

— Tu as, ma chère enfant, lui disait-elle, choisi en toute liberté le comte S...i pour ton époux. Autant ton père paraissait autrefois désireux de cette union, autant depuis la mort du malheureux Maurice il paraissait peu s'en soucier. On dirait même qu'il partage aujourd'hui le sentiment douloureux que j'éprouve sans pouvoir te le cacher. Il me semble incompréhensible que tu aies si promptement oublié Maurice. L'heure décisive approche, tu vas donner ta main au comte, consulte ton cœur, il en est encore temps : que jamais le souvenir de celui dont tu as perdu la mémoire ne vienne comme un ombre épaisse obscurcir le bonheur de ta vie !

— Jamais, s'écria Angélique tandis que des pleurs brillaient en perles sur ses paupières, je n'oublierai Maurice ! Jamais je n'aimerai comme je l'ai aimé. Le sentiment que j'éprouve pour le comte est tout différent. Je ne sais comment il s'est emparé de mon affection. Je ne l'aime pas, je ne peux pas l'aimer comme j'aimais Maurice ; mais il me semble que sans lui il me serait impossible de vivre, de penser, de sentir. Une voix fantastique me répète sans cesse qu'il faut qu'il soit mon époux, qu'autrement l'existence pour moi est insupportable. J'obéis à cette voix que je crois être le langage mystérieux de la Providence.

La femme de chambre entra avec la nouvelle que Marguerite, qui avait disparu depuis le matin, n'avait pas encore été retrouvée, mais que le jardinier venait d'apporter un billet d'elle et que cette demoiselle lui avait donné avec l'injonction de le porter au château lorsqu'il aurait terminé son ouvrage et porté ses dernières fleurs.

La colonelle ouvrit la lettre et lut :

> « Vous ne me reverrez plus, un sort terrible me chasse de votre maison ; je vous en supplie, vous qui avez été autrefois pour moi une tendre mère, ne me faites pas poursuivre, ne me faites pas revenir de force. Une seconde tentative de suicide réussirait mieux que la première. Qu'Angélique savoure à longs traits un bonheur qui me déchire le cœur ! Adieu pour toujours ! oubliez la malheureuse Marguerite ! »

— Que signifie ceci ? s'écria violemment la colonelle. Cette folle s'est-elle mis en tête de troubler toutes nos joies ? Se trouve-t-elle toujours là en travers lorsqu'il est question pour toi de prendre un époux ? Qu'elle parte, l'ingrate que j'ai traitée comme ma fille ! Qu'elle parte ! je m'inquiéterai bien peu d'elle.

Angélique se mit à pleurer amèrement la perte de sa sœur, et la colonelle la pria instamment au nom du ciel de ne pas accorder une seule de ces heures importantes à des regrets pour une insensée.

La société était réunie dans le salon pour se rendre à la petite chapelle, où un prêtre catholique devait unir les mariés. L'heure destinée venait de sonner. Le colonel amena la fiancée au salon ; chacun admirait sa beauté, que rehaussait encore la simple élégance de sa toilette. On attendait le comte. Un quart d'heure succédait à un autre, il n'arrivait pas. Le colonel alla dans sa chambre. Il y trouva le domestique, qui lui annonça que le comte, après s'être entièrement habillé, s'était trouvé indisposé subitement, et était allé faire une promenade dans le parc pour se remettre au grand air, et qu'il lui avait défendu de le suivre. Il ne savait pas lui-même pourquoi cette manière d'agir du comte lui avait fait une impression profonde, ni pourquoi l'idée lui était venue qu'un malheur lui devait être arrivé.

Le colonel fit dire que le comte allait bientôt venir, et fit avertir en secret un célèbre médecin qui se trouvait dans la société de vouloir bien se rendre auprès de lui. Avec lui et le domestique il se mit à parcourir le parc pour retrouver son futur gendre. En quittant la grande allée ils se dirigèrent vers une place entourée d'un bois épais, qui, le colonel se le rappelait, était l'endroit que le comte aimait le plus. Là, ils l'aperçurent assis sur un banc de gazon, habillé de noir, ses décorations sur la poitrine et les mains jointes. Il était appuyé contre le tronc d'un sureau en fleur, les yeux fixes et sans mouvement. Ils tressaillirent d'effroi, car les yeux du comte paraissaient éteints.

— Comte S...i, que vous est-il arrivé ? demanda le colonel.

Pas de réponse ! nul mouvement ! la respiration était arrêtée !

Le médecin s'élança, lui ôta son habit, sa cravate, lui frotta le front ; puis il se tourna vers le colonel en disant :

— Tout secours est inutile, il est mort ! Une crise nerveuse vient de l'enlever à l'instant même.

Le domestique se mit à jeter les hauts cris. Le colonel, dominant son effroi par un violent effort, lui ordonna de se taire.

— Nous tuerons Angélique, dit-il, si nous ne sommes pas prudents !

Il saisit le cadavre du comte, le porta par une allée déserte dans un pavillon éloigné dont il avait la clef sur lui, le laissa là sous la surveillance du domestique, et rentra au château avec le médecin.

Incertain de la conduite qu'il lui fallait tenir, il ne savait s'il fallait cacher à Angélique l'effroyable catastrophe ou bien lui dire tout avec la plus grande tranquillité possible.

Lorsque le colonel entra dans le salon, il trouva tout dans un trouble extrême. Au milieu d'une conversation enjouée, Angélique avait tout à coup fermé les yeux et était tombée dans un évanouissement profond. Elle était couchée sur un sofa dans une chambre voisine. Elle n'était ni pâle ni défaite, au contraire les roses de ces joues étalent plus fraîches que jamais ; une grâce ineffable, un éclat céleste avaient illuminé son visage. Elle paraissait pénétrée de joie.

Le médecin, après l'avoir longtemps examinée avec une scrupuleuse attention, assura qu'il n'y avait rien à craindre et qu'elle se trouvait, par un phénomène difficile à comprendre, plongée dans un état magnétique.

— Je ne voudrais pas essayer de l'en tirer, ajouta-t-il, mais elle va bientôt s'éveiller d'elle-même.

Pendant ce temps un chuchotement parcourait la société des hôtes. La mort du comte semblait avoir été mystérieusement apprise. Tout le monde se retira peu à peu tristement et en silence, et on entendit les voitures s'éloigner.

La colonelle, penchée sur sa fille, guettait jusqu'à son moindre souffle. Celle-ci paraissait balbutier à voix basse des mots que personne ne pouvait comprendre. Le médecin ne voulut point qu'on la déshabillât, ni même qu'on lui ôtât ses gants. Le moindre attouchement, disait-il, peut lui être fatal.

Tout à coup Angélique ouvrit les yeux et s'élança avec un cri déchirant :

— Il est là ! il est là ! disait-elle, et du sofa elle se précipita en furieuse au dehors, à travers l'antichambre, et descendit les marches de l'escalier.

— Elle est folle ! s'écria la colonelle effrayée ; ô Dieu du ciel, elle est folle !

— Non, non ! reprit le médecin, ce n'est point de la folie, mais il peut arriver quelque chose d'inouï, et il se précipita derrière elle.

Il aperçut Angélique s'élançant, rapide comme la flèche, sur la grande route, à travers la porte du château, les bras levés ; son riche vêtement de dentelles flottait dans les airs, et ses cheveux déroulés flottaient au gré de la brise. Un cavalier s'élança à sa rencontre ; il se jeta à bas de son cheval, lorsqu'il fut près d'elle, et l'entoura de ses bras.

Deux autres cavaliers qui l'accompagnaient firent halte et mirent pied à terre.

Le colonel, qui avait suivi le médecin en toute hâte, s'arrêta sans pouvoir parler devant le groupe. Il se frottait le front comme s'il s'efforçait de retenir ses pensées. C'était Maurice, qui tenait Angélique serrée sur sa poitrine ; près de lui étaient Dagobert et un beau jeune homme en riche uniforme de général russe.

— Non ! s'écriait sans cesse Angélique en tenant embrassé son bien-aimé, jamais je ne te fus infidèle, Maurice ! mon cher, mon tendre amant !

Et Maurice lui disait :

— Oui, je le sais, va ! oui, je le sais ! ma belle image des anges ! il t'a dominée par des artifices de démon. Et il emportait plutôt qu'il ne conduisait Angélique au château, pendant que les autres suivaient en silence.

À la porte du château seulement le colonel poussa un profond soupir comme s'il recouvrait seulement ses pensées, et s'écria en promenant autour de lui des regards interrogateurs :

— Quelle apparition ! quel prodige !

— Tout s'éclaircira, dit Dagobert ; et il présenta au colonel l'étranger comme le général russe Bogislaw Desen, l'ami intime du grand écuyer.

Lorsqu'ils furent arrivés dans les appartements du château, Maurice, sans remarquer l'effroi du colonel, demanda avec un regard sauvage :

— Où est le comte de S...i ?

— Parmi les morts, reprit sourdement le colonel ; il y a une heure, il a succombé à une crise nerveuse.

Angélique frissonna.

— Oui, dit-elle, je le sais ; dans le moment de sa mort il me sembla que quelque chose se brisait en moi en retentissant comme du cristal, je tombai dans un état étrange ; j'ai sans doute rêvé pendant tout le temps que dura ce sommeil, car, autant que je me le rappelle, les yeux terribles n'avaient plus de pouvoir sur moi, la trame de feu se déchirait, je me sentais libre, j'éprouvais le calme des cieux, je vis Maurice,

mon Maurice ! Il venait, je me précipitais vers lui ! Et elle se serra contre son bien-aimé comme si elle avait peur de le perdre encore.

— Dieu soit loué ! dit la colonelle le regard fixé vers le ciel, ce poids qui m'écrasait le cœur est donc enlevé, me voici délivré de l'angoisse qui m'oppressait au moment où Angélique allait donner sa main au comte.

Le général Desen demanda à voir le cadavre du comte ; on le conduisit devant lui. Lorsqu'on écarta la couverture qui le couvrait, le général en examinant le visage contracté par la mort s'écria :

— C'est bien lui, c'est lui, par le Dieu du ciel !

Angélique s'était endormie dans les bras du grand écuyer. On la porta dans sa chambre. Le médecin prétendit que rien ne pouvait être plus salutaire que ce sommeil pour calmer toutes les forces de l'esprit surexcitées. Elle échappa ainsi à la maladie qui la menaçait.

Aucun des invités n'était resté au château.

— Il est temps, s'écria le colonel, de délier tous les nœuds de ces mystères. Dis-moi, Maurice, quel ange du ciel t'a rappelé à la vie ?

— Vous savez, commença Maurice, de quelle manière infâme je fus attaqué, lorsque déjà l'armistice était conclu. Atteint d'un coup de feu, je tombai de mon cheval, privé de connaissance. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. En reprenant mes sens je sentis le mouvement d'une voiture. Il était nuit noire, plusieurs voix chuchotaient bas autour de moi. On parlait français, ainsi j'étais blessé, au pouvoir des ennemis. Cette pensée me glaça d'effroi, et je sentis une seconde fois mes sens défaillir. À cet évanouissement succéda un état qui m'a seulement laissé le souvenir de quelques moments d'un violent mal de tête. Un jour je m'éveillai tout à fait maître de mes pensées. Je me trouvai dans un bon lit, presque magnifique, orné de rideaux de soie, de cordons et de franges. La chambre très vaste et très haute était garnie de tapis de soie et de tables et de chaises lourdement dorés à l'ancienne mode française. Un étranger courbé sur moi examinait mon visage et s'élança alors vers le cordon d'une sonnette, qu'il tira avec force. Quelques minutes après deux hommes entrèrent : le plus âgé portait un habit brodé à l'ancienne mode, et était décoré d'une croix de Saint-Louis ; le plus jeune s'avança vers moi, tâta mon pouls, et dit en s'adressant à l'autre :

— Il est hors de danger.

Alors le plus âgé s'annonça à moi comme le chevalier de T... Le château où je me trouvais était le sien. Il se trouvait en voyage, ajouta-t-il, au moment où des paysans assassins m'avaient jeté à terre et s'apprêtaient à me piller. Il parvint à me délivrer. Il me fit placer dans sa voiture et porter dans son château, situé à une assez grande distance de toute communication avec les routes militaires. Là, le médecin de sa maison entreprit ma cure difficile. Il aimait ma nation, qui lui avait montré beaucoup de bienveillance dans les temps malheureux de la révolution, et il était enchanté de pouvoir m'être utile. Tout ce qui pouvait m'être commode ou agréable était à ma disposition dans le château ; mais sous aucune condition il ne me permettrait, disait-il, de le quitter avant que je fusse entièrement rétabli de mes blessures, et que les chemins fussent devenus moins dangereux. Il déplorait l'impossibilité où il se trouvait de donner à mes amis des nouvelles de mon lieu de refuge.

Le chevalier était veuf, ses fils étaient absents, de sorte qu'il habitait le château avec le chirurgien seulement et de nombreux domestiques.

Il serait trop long de vous raconter comment ma santé revenait chaque jour davantage entre les mains de l'habile docteur, et de quelle manière gracieuse le chevalier s'efforçait de m'offrir tout ce qui pouvait charmer la solitude de ma vie. Sa conversation était plus sérieuse qu'elle ne l'est ordinairement parmi ses compatriotes, et sa manière de voir était aussi plus juste. Il parlait de la science et des arts, et évitait autant que possible de s'entretenir des événements nouveaux. Mon unique pensée était Angélique, et mon âme était en feu quand je pensais qu'elle devait être plongée dans la douleur par la nouvelle de ma mort. Je donnais à chaque moment au chevalier des lettres pour les faire porter à mon quartier général. Il me consolait en me promettant que lorsque je serais tout à fait guéri, il s'arrangerait à tout hasard à faciliter mon retour dans ma patrie. Je pouvais seulement présumer d'après ses discours que la guerre était recommencée, et d'une manière désavantageuse pour les alliés ; ce qu'il voulait me cacher par bienveillance.

Je n'ai besoin que de raconter quelques incidents pour donner raison aux étranges croyances de Dagobert.

La fièvre m'avait à peu pris quitté, lorsque je tombai une nuit dans un état rêveur incompréhensible, qui m'épouvante encore maintenant, bien que je n'en aie gardé qu'un vague souvenir.

Je voyais Angélique, mais il me semblait que son image s'effaçait peu à peu dans une lueur tremblante, et tous mes efforts ne pouvaient la retenir. Un autre être se plaçait de force entre nous, se posait sur ma poitrine et allait chercher mon cœur en moi-même. J'étais écrasé d'une douleur brûlante, et je me sentais aussi en même temps pénétré d'une étrange sensation de plaisir.

Au matin mes premiers regards s'arrêtèrent sur un portrait placé en face du lit, et que je n'avais pas encore remarqué. J'éprouvai un sentiment d'effroi qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme. C'était Marguerite avec le regard vif et brillant de ses yeux noirs. Je demandai au domestique d'où venait cette image, et qui elle représentait. Celui-ci assura que c'était la nièce du marquis, la marquise de T... Il ajouta que ce portrait avait toujours été à cette place ; et que peut-être je ne l'avais pas remarqué, parce que depuis la veille seulement on en avait ôté la poussière.

Le chevalier me confirma tout ceci. Ainsi, lorsque, éveillé, je voulais appeler dans mon esprit l'image d'Angélique, Marguerite était devant moi. Il me semblait dans mon chagrin que je ne pouvais me débarrasser d'elle, et c'était un supplice que je n'oublierai jamais.

Un jour j'étais à ma fenêtre, me rafraîchissant aux doux parfums que souffle le vent du matin ; j'entendis dans le lointain le son des trompettes. Je reconnus la marche joyeuse de la cavalerie russe, et mon cœur battait de joie ; il me semblait qu'avec ces sons des esprits amis volaient vers moi et me consolaient de leurs voix chéries : c'était comme si la vie m'avait tendu les mains pour me tirer du cercueil où un pouvoir ennemi m'avait enfermé. Des cavaliers parurent, rapides comme l'éclair ; bientôt ils étaient dans la cour du château. Je les envisage : tout à coup je me mets à crier plein du ravissement le plus pur :

— Bogislaw ! mon cher Bogislaw !

Le chevalier arrive, pâle, troublé, parlant de logements militaires inattendus, de fatal dérangement. Sans faire attention à lui, je me précipite et je me jette dans les bras de Bogislaw.

J'appris alors à mon grand étonnement que la paix était conclue depuis longtemps, et que la plus grande partie des troupes s'en retournait dans ses foyers. Le chevalier m'avait caché tout cela pour me retenir captif dans son château. Nous ne pouvions l'un et l'autre deviner le motif de cette conduite. Bogislaw toutefois sentait confusément qu'il y avait là-dessous quelque chose d'irrégulier. La manière d'être du chevalier changeait d'heure en heure : il était grondeur jusqu'à l'impolitesse, et nous fatiguait de son entêtement et de ses mesquineries. Lorsque je lui parlais de ma reconnaissance avec enthousiasme, il souriait d'une manière sournoise avec les gestes d'un homme fantasque et capricieux.

Après un repos de vingt-quatre heures, Bogislaw voulut partir et me joignit à sa troupe. Nous nous sentîmes joyeux lorsque nous vîmes derrière nous ce vieux manoir, qui ne me paraissait plus qu'une sombre prison.

Mais continue mon récit, Dagobert, c'est à toi maintenant de raconter les événements étranges qui nous sont survenus.

— Comment, commença Dagobert, peut-on mettre en doute les singuliers pressentiments qui sont dans la nature humaine ? Jamais je n'ai cru à la mort de mon ami ; l'esprit qui nous parle dans les songes me disait que Maurice était vivant, mais que des liens mystérieux le retenaient captif en quelque endroit. Le mariage d'Angélique avec le comte me déchirait le cœur. Lorsque je revins il y a quelque temps et que je trouvai Angélique dans une disposition d'esprit qui me fit pressentir avec effroi une influence magique, je pris la résolution de parcourir le pays étranger jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mon Maurice. Mais rien ne peut exprimer le ravissement dont je fus transporté lorsque je le rencontrai sur la terre allemande avec son ami le général Desen.

Toutes les furies de l'enfer vinrent torturer le cœur de mon ami lorsqu'il apprit l'union d'Angélique avec le comte ; mais toutes ses malédictions et ses plaintes déchirantes sur l'infidélité d'Angélique cessèrent lorsque je lui eus fait part de mes suppositions et lui eus appris qu'il était en son pouvoir de conjurer tout le mal. Le général Desen tressaillit vivement lorsque je prononçai le nom du comte, et lorsque, selon son désir, je dépeignis sa tournure et ses traits il s'écria :

— Plus de doute, c'est lui, c'est lui-même !

— Figurez-vous, interrompit ici le général, que le comte S...i me ravit à Naples il y a quelques années, par des artifices sataniques qu'il avait à sa disposition, une maîtresse chérie. Oui, dans le moment même où je le traversai de mon épée, elle éprouva ainsi que moi une fascination infernale qui nous éloigna l'un de l'autre. J'ai su depuis que la blessure que je lui avais faite n'était pas mortelle, qu'il avait demandé la main de ma bien-aimée, et que le jour de son mariage elle était tombée morte frappée d'une attaque de nerfs.

— Dieu juste ! s'écria la colonelle, ma fille chérie n'était-elle pas menacée d'un sort pareil ? Comment ce pressentiment me venait-il ?

— C'est, dit Dagobert, la voix de l'esprit prophétique qui vous dit la vérité.

— Et quelle était l'apparition effroyable, continua la colonelle, dont Maurice nous parlait le soir même, où le comte s'est présenté si étrangement parmi nous ?

— Comme je vous le racontais alors, continua Maurice, j'entendis un coup effroyable, un souffle glacial siffla près de moi comme un messager de mort, et il me sembla qu'un fantôme blanc, tremblant et ayant des traits insaisissables, s'avança à travers le mur. Je réunis toutes les forces de mon esprit pour dominer mes craintes. Bogislaw était étendu roide, et je le croyais mort. Lorsque le médecin que j'avais fait appeler le fit revenir à lui, il me tendit la main d'un air mélancolique, et dit :

— Bientôt, demain, finiront mes peines !

Ce qu'il avait dit arriva, mais comme le pouvoir éternel l'avait résolu, et non pas comme Bogislaw s'y attendait.

Dans le plus fort de la mêlée, le jour suivant, une balle morte le frappa à la poitrine et le renversa de cheval ; la balle bienfaisante brisa en mille morceaux le portrait de son infidèle, qu'il portait toujours sur son cœur. La contusion fut vite guérie, et depuis ce temps Bogislaw a été délivré de toutes les apparitions qui troublaient son existence.

— C'est la vérité, dit le général, et même le souvenir de mon amante éveille en moi une douleur douce qui n'est pas sans charme. Mais notre ami Dagobert va vous raconter les aventures qui nous survinrent.

— Nous nous éloignions de R.... en grande hâte, continua Dagobert. Aux premières lueurs du crépuscule nous arrivâmes dans la petite ville de P...., à six milles de distance d'ici. Nous avions l'intention de nous y reposer quelques heures et de repartir pour arriver directement ici. Que devînmes-nous, Maurice et moi, lorsque d'une chambre de l'auberge Marguerite se précipita vers nous la figure pâle, égarée par le délire ! Elle tomba aux genoux du grand écuyer, les embrassa en gémissant, se nomma elle-même la plus affreuse criminelle qui eût jamais mérité la mort, et le pria de la tuer sur place ! Maurice la repoussa avec horreur et s'élança au dehors.

— Oui, interrompit le grand écuyer, lorsque j'aperçus Marguerite à mes pieds, j'éprouvai à l'instant de nouveau toutes les souffrances qui m'avaient déchiré lors de mon séjour au château, et je me sentis venir une fureur que je n'avais pas encore connue. Je fus sur le point de la frapper de mon épée ; mais je modérai ma colère, et je sortis aussitôt.

— Je relevai Marguerite, dit Dagobert, je parvins à la calmer, et j'appris d'elle dans ses discours sans ordre ce que j'avais pressenti. Elle me donna une lettre que le comte lui avait fait remettre hier à minuit. Voici cette lettre.

Dagobert tira une lettre, l'ouvrit et lut ce qui suit :

> « Fuyez, Marguerite, tout est perdu ! Il approche, l'objet de notre haine ! Toute ma science doit céder à la sombre destinée qui me saisit au moment où j'arrive au but ! Marguerite, je vous ai fait partager un secret qui aurait anéanti une femme ordinaire si elle eût tenté de résister. Mais avec la force d'un esprit supérieur, avec votre volonté inflexible, vous fûtes la digne élève de votre savant maître. Vous m'avez prêté votre aide, avec votre secours j'ai dominé les sentiments d'Angélique et tout son être. Alors j'ai voulu reculer pour vous les bornes du bonheur de la vie, comme il germait dans votre âme. J'entrai dans le cercle des plus dangereux mystères, je commençai des opérations dont j'étais moi-même épouvanté. Tout fut inutile. Fuyez, sinon votre perte est certaine. Jusqu'au dernier moment je ferai courageusement tête au pouvoir ennemi ; mais, je le sens, ce moment me donnera une mort rapide. Je mourrai seul. Aussitôt que le moment sera venu, je me dirigerai vers l'arbre étrange à l'ombre duquel je vous ai souvent parlé des étonnants mystères que je mets en œuvre. Marguerite, ces mystères, oubliez-les pour toujours. La nature, la cruelle nature, devenue défavorable à ses enfants endurcis, offre aux voyants curieux qui portent une main hardie sur son voile un jouet brillant qui les séduit, et elle tourne contre eux sa force destructive.

« Je tuai autrefois une femme en m'imaginant d'allumer chez elle le feu du plus ardent amour. J'y perdis une partie de mes forces ; et pourtant, fou ridicule, j'espérais encore au bonheur terrestre !

« Adieu, Marguerite, retournez dans votre pays, rendez-vous à S... Le chevalier de T... prendra soin de votre bonheur.

« Adieu ! »

Lorsque Dagobert eut terminé cette lettre, tout le monde se sentit frissonner involontairement.

— Ainsi, dit la colonelle, il me faudrait ajouter foi à des choses contre lesquelles se révolte ma raison ; mais il est certain que je n'ai jamais pu comprendre comment Angélique avait pu si vite oublier Maurice et tourner ses affections vers le comte. Je remarquai toutefois qu'elle était constamment dans un état d'exaltation, et cela même éveillait en moi de cruelles inquiétudes. Je me rappelle que le penchant d'Angélique pour le comte se révéla d'une manière étrange : elle me confia que presque toutes les nuits elle faisait des rêves agréables où le comte était toujours mêlé.

— C'est cela, dit Dagobert, Marguerite m'a avoué qu'elle avait passé des nuits auprès d'Angélique, à la demande du comte, dont elle lui chuchotait sans cesse le nom à l'oreille en adoucissant sa voix. Plus d'une fois, me dit-elle, à minuit le comte s'était arrêté sur le seuil de sa porte, avait attaché pendant quelques minutes son regard fixe sur Angélique endormie et s'était éloigné. Cependant la lettre significative du comte a-t-elle encore besoin d'un commentaire ? Il est certain qu'il était parvenu par son art secret à agir psychiquement sur les sentiments intimes, et cela grâce à la force de sa nature énergique. Il était lié avec le chevalier de T... et appartenait à cette secte invisible qui compte des membres en Italie et en France, et dérive de l'ancienne école de P... Sur l'invitation du comte, le chevalier retint le grand écuyer dans son château, et exerça sur lui toutes sortes d'opérations magiques relatives à l'amour. Je pourrais pénétrer plus avant dans les mystères au moyen desquels le comte savait s'emparer du principe psychique tels que Marguerite me les a expliqués elle-même, je pourrais éclaircir bien des doutes sur une science qui ne m'est pas étrangère, mais à laquelle je ne veux attacher un nom de peur de n'être pas compris, mais qu'il ne soit pas question aujourd'hui...

— Qu'il n'en soit jamais question, reprit la colonelle avec animation, ne parlons plus de ce sombre royaume inconnu où habite la terreur ! remercions la puissance du ciel qui a sauvé ma fille, mon enfant chérie, et qui nous a délivrés de cet hôte mystérieux qui est entré dans notre maison avec le trouble !

Le jour suivant on résolut de retourner à la ville. Le colonel et Dagobert restèrent seuls pour donner la sépulture au comte.

Angélique était depuis longtemps l'heureuse femme du grand écuyer.

Il arriva que par une soirée orageuse de novembre, la famille, en compagnie de Dagobert, était réunie devant le feu brillant de la cheminée, dans cette salle même où le comte de S...i était entré comme un spectre. Comme autrefois, des voix singulières sifflaient et hurlaient à l'envi sous le manteau de la cheminée, éveillées par le vent d'orage.

— Vous rappelez-vous encore ? demandait la colonelle avec des regards brillants. Avez-vous oublié ?

— Surtout pas d'histoire de revenants ! s'écria le colonel.

Mais Angélique et Maurice parlaient de ce qu'ils éprouvaient à cette époque, ils se disaient comme alors ils s'aimaient déjà d'un ardent amour. Ils ne cessaient de se rappeler les plus petits détails qui reflétaient leur passion mutuelle. Leur doux effroi n'était que l'oppression de deux cœurs agités de désirs ; mais l'hôte mystérieux, ils se le rappelaient avec ses fantastiques présages, il les avait réellement fait trembler tous les deux.

— Ne dirait-on pas, mon cher Maurice, ajoutait

Angélique, que les sons étranges du vent de l'orage que nous entendons maintenant nous parlent joyeusement de notre amour ?

— C'est vrai, reprit Dagobert, et même le sifflement de la théière n'a plus rien d'effrayant. Mais on dirait qu'un tout petit esprit du foyer, qui s'y trouve enfermé, y essaie une chanson de berceau.

Alors Angélique cacha son visage couvert de rougeur dans le sein de l'heureux Maurice.

Et celui-ci passa son bras autour de la taille de sa charmante femme, et murmura tout bas :

— Est-il un plus grand bonheur que le nôtre ici-bas ?

L'Hôte mystérieux
l'un des contes fantastiques
de E. T. A. Hoffmann (1776-1822)
a été traduit de l'allemand
par Émile de La Bédollière

ISBN : 978-2-89668-353-6
© Vertiges éditeur, 2017
– 0354 –